

« La faute à l'anti-mondialisation... »

Frédéric LORDON

(Chargé de recherche au CNRS)

Aucun épisode comme les attentats américains n'offre mieux la possibilité de voir à quel point les grandes agressions mettent les intellects à l'épreuve et soumettent la pensée même à la tentation de la violence, tentation par exemple de justifier la pulsion de vengeance par les opérations de la simplification. Dans des circonstances aussi dramatiques où il est déjà bien difficile de maintenir à flot la différence entre arabes, musulmans et islamistes, et presque impossible de faire entendre qu'on peut se trouver en sympathie profonde avec le peuple américain sans pour autant se déclarer « tous américains », le sens de la complication trépanse et les monstruosité discursives prolifèrent.

Bien à son aise dans ce contexte de sainte colère qui dispense de toute contention intellectuelle, Philippe Chalmin laisse entendre, sur France Inter, qu'il pourrait bien y avoir un lien entre les attentats américains et les mouvements anti-mondialisation. Un même anti-américanisme de part et d'autre (?), « violence » à Gênes, « violence » à New York, c'est plus qu'il n'en faut pour suggérer une équivalence qui permettra la convergence et la coordination des pulsions vengeresses : Chalmin laisse à d'autres les frappes anti-arabes, son obsession à lui ce sont les anticapitalistes.

On aurait tort de prendre cette ignominie pour une aberration localisée. Interrogé à France Culture par Alain Finkielkraut sur les attentats et la malfaisance des explications sociologiques de la violence, Paul Ricœur, avant de faire entendre plus tard quelques nuances, consacre d'abord toute sa réponse... aux mouvements anti-mondialisation, et les enjoint « après Gênes » – mais faut-il entendre « après New York » ? – de « tracer une ligne entre l'argument et la violence ». De l'économiste de banque au philosophe de la morale, c'est donc une même insinuation scandaleuse qui, par les voies de la transitivité, commence à faire doucement son chemin : critiquer l'hégémonie américaine, c'est accréditer les « mobiles » du terrorisme, et par là commencer d'en assumer la « justification » ; trouver des raisons c'est fournir des « bonnes raisons » ; les attentats et l'anti-mondialisation ont donc nécessairement partie liée.

Dans ce contexte où la violence physique contamine irrésistiblement les pratiques argumentatives, sera-t-il possible de faire entendre que comprendre et juger sont deux opérations absolument distinctes et qu'elles se tiennent dans des plans intellectuels

orthogonaux ? Faire le constat de ce que la violence est souvent accoucheuse de l'histoire, de ce que le renversement de la domination est rarement une opération pacifique et de ce que la domination généralisée, c'est-à-dire parachevée par la violence symbolique, abandonne parfois les plus dominés au seul recours à la violence physique, tout ceci participe d'un regard positif sur l'histoire, et non d'un regard moral, et n'autorise qu'au terme d'un barbarisme intellectuel à faire de ce point de vue une apologie de la violence. Aussi peine-t-on à croire qu'il faille encore dépenser tant d'efforts à répéter que l'explication par les causes ne se confond pas avec la justification par la morale, et que si, oui, la société des hommes a besoin de la justice et de ses sanctions, ce n'est pourtant pas sur elles qu'il faut compter pour avoir le fin mot des faits de violence et de ce qui pourrait les faire cesser.

A ceux qui, après avoir sans vergogne amalgamé pose des bombes et critique de la mondialisation, expriment benoîtement leur souhait que l'histoire ait pour seul moteur la force du meilleur argument – aspiration à laquelle d'ailleurs on voit mal comment on pourrait ne pas souscrire – il faut rappeler que nier présentement la violence transfigurée des dominants est le plus sûr moyen d'éterniser la violence, et on leur suggérera à titre d'expérience de réalité d'aller s'entretenir avec quelques palestiniens des territoires occupés pour mieux mesurer ce qui sépare leur bel idéal argumentatif de ses conditions concrètes de possibilité. On ne sache pas que l'histoire ait donné beaucoup d'exemples de dominants renonçant spontanément à leur domination, tout circonvenus par l'effet d'un argument bien tourné. Faut-il rappeler par exemple que la conquête séculaire des droits sociaux n'a pas été un pique-nique ni un agréable colloque habermassien. L'idée probablement plus réaliste que le « conflit est père de toutes choses » n'exclut certes pas par principe que ce conflit ne soit plus un jour que celui des discours, mais la confrontation équitable des arguments n'est pas uniformément réalisée (l'est-elle seulement quelque part ?), et la distance qui chaque fois en sépare mesure très exactement le degré de violence que l'histoire mobilisera pour s'accomplir.

Aussi le refus moral de la violence n'implique pas le refus intellectuel de la comprendre. En l'espèce, s'en tenir à la stigmatisation de quelques fous furieux empêche de voir sur quelle pyramide de ressentiment ils sont juchés, et comment toute cette violence cristallisée s'est accumulée. C'est pourquoi, loin qu'il se trouve mis en accusation, il se pourrait plutôt que le regard des critiques de la mondialisation tienne dans les événements américains une tragique confirmation. Et si d'aventure les Etats-Unis résistaient à la tentation des frappes massives et de la vengeance à grand spectacle pour ne s'en tenir qu'à des représailles ciblées, on sent bien qu'il s'en faudrait encore de beaucoup pour que soient remises en question les structures – celles du développement inégal – et les pratiques – celles

de l'hégémonie – où la violence actuelle ne trouve évidemment aucune justification, et pourtant presque toutes ses origines.